

Fort. Robert devint bientôt caporal instructeur; il passa même officier.

Après la prise de Rouen et la retraite de l'armée de Briand qui se repliait sur le Havre, Robert le fort, qui voulait faire travailler son épée, courut à l'armée de la Loire, alors en formation sous le commandement du général Chanzy. Il fut élu chef d'état-major du général Dargent et assista à toutes les affaires. Dans les combats qui se livrèrent autour d'Orléans, et, à la tête d'une poignée de soldats résolus, il enleva une batterie prussienne et fit prisonnier l'officier ennemi. Robert le fort fut proposé trois fois pour la croix de la Légion d'honneur que lui décerna enfin M. Thiers, devenu chef du pouvoir exécutif.

Le vaillant officier, l'intrépide volontaire des armées de Bretagne et de la Loire, est devenu aujourd'hui simple prince du sang, citoyen libre de la République française.

Si la France est encore une fois menacée dans son existence de grande nation, ou si le moment vient où le pays décrètera la nécessité de laver les hontes dont le second empire nous a fait abreuver par l'étranger, ce jour-là la France peut compter sur le duc de Chartres, qui redeviendra Robert le Fort, nom qu'il a emprunté à l'un de ses illustres ancêtres, et que son jeune passé nous autorise à croire qu'il illustrera encore.

Il arrivera, nous n'en doutons pas, au but fort élevé que sa noble mère, la princesse Hélène, aurait été si heureuse et si fier de lui voir atteindre. Il atteindra ce but, car Robert d'Orléans a du temps devant lui.

Né en novembre 1840, il n'a pas encore accompli sa trente-et-unième année.

LA VIE DU COMTE DE CHAMBORD.

« La vie de M. le comte de Chambord est d'une régularité et d'une activité sans exemple. Toujours de même, telle semble être la devise de ce prince, si peu connu du public et si digne d'être vu de près.

« Levé chaque jour à six heures, le comte de Chambord travaille dans son cabinet jusqu'à l'heure du déjeuner, servi à dix heures. Tous les journaux importants de l'Europe passent sous les yeux du prince et peu de publicistes sont aussi bien informés que lui de tout ce qui se passe.

« Les journaux lus, le prince dépouille lui-même son courrier et classe sa correspondance, correspondance variée s'il en fut en parlant de tout et de tout.

« Après le déjeuner, le comte de Chambord reste en famille jusqu'à midi puis retourne travailler à son cabinet.

« C'est alors qu'il répond aux lettres qu'il a reçues le matin. Le prince écrit bien et aime à écrire. « Je suis né homme de lettres, disait-il ce printemps, à Londres, à un de nos amis.

« Sa correspondance mise à jour, il reçoit les visiteurs qui se présentent, puis, vers trois heures, fait une promenade à cheval ou en voiture. A six heures, on dîne et le prince cause infiniment plus qu'il ne mange, car il est d'une sobriété à la Henri IV.

« Sa soirée se passe la plupart du temps en conversation et à faire de la musique. Le comte de Chambord adore les arts. Musicien expert, il chantait naguère avec infiniment de goût et de sentiment.

« La comtesse de Chambord partage les goûts artistiques de son époux et peint avec un remarquable talent. Elle ne porte rien sur elle qui ne soit fait à Paris et ne tardera pas à faire dans le plus strict incognito, en France, un séjour de quelques semaines. Celle que l'impératrice mère d'Autriche appelle « Notre-Dame des pauvres » ne saurait manquer d'y être bien reçue.

On lit dans la Gazette d'Augsbourg :

Nous apprenons de source digne de foi que le comte de Chambord avait le projet, non-seulement de reconnaître le drapeau tricolore, mais de le déployer dans sa proclamation. Mais la nouvelle en parvint à Rome, et aussitôt le Pape envoya au prince un bref dans lequel il qualifiait ce projet de trahison contre le principe de légitimité et l'adjurait de déployer le drapeau blanc, le seul que le Pape pût bénir et soutenir de ses prières.

C'est à la suite de cette démarche de Pie IX que le comte rédigea le manifeste que l'on sait.

UN MIRACLE.

Nous lisons dans l'Espérance de Nancy :

« Il vient de se produire ici un événement prodigieux, qui fait une immense sensation : c'est la guérison miraculeuse d'une jeune religieuse de la Congrégation des *Maestres pie*, (maîtresses pieuses); Victoire Romanelli, de la maison de Viterbe, était malade depuis de longues années et avait été envoyée à Rome par les médecins, pour y recevoir tous les soins que réclamait la gravité de son état. Au lieu d'y recouvrer la santé, elle vit au contraire des maux s'aggraver. Dans les derniers jours du mois d'avril, elle fut atteinte de la petite vérole, laquelle se compliqua d'une éruption érysipélateuse avec pustules et croûtes qui lui couvrirent le visage, même tout le corps.

« Le 5 mai elle se trouvait réduite à une telle extrémité qu'on jugea devoir lui porter le saint Viatique. Le lendemain se sentant plus mal encore, et craignant de ne pouvoir recevoir l'Extrême-Onction en pleine connaissance si on tardait à la lui administrer. Victoire la demanda et l'on fit droit à sa prière. Son état était fort grave et bien digne de compassion. Des darts affreux, ressemblant à la lèpre, lui rongeaient les chairs : un squire s'était développé dans les entrailles et avait amené une inflammation générale accompagnée d'intolérables souffrances.

« Le dimanche 7 mai, vers le soir, le médecin vint faire sa visite habituelle. Voyant chez la malade les signes d'une mort prochaine, il dit aux assistants qu'elle ne passerait pas minuit. Aussi les religieuses, après avoir demandé à Victoire qu'elle priât pour elle dans le ciel, se retirèrent. Ce fut peu de temps après que la vénérable fondatrice des *Maîtresses pieuses*, Rose Vederini apparut à lamoribonde. Elle lui annonça qu'elle va être guérie, et, la touchant de sa ceinture, elle lui dit : « Désormais te voilà parfaitement guérie : je te veux dans l'institut pour le bien des âmes, et je veux que ce fait soit publié pour désabuser ceux qui ne croient pas.

« Préoccupée, comme toutes les âmes fidèles, de l'état de l'Eglise et de la persécution contre le Saint-Siège, la jeune religieuse ne put se retenir d'interroger sa bienfaitrice céleste. « Et le Saint-Père ? » s'écria-t-elle, sans même sans apercevoir. — « Le Saint-Père triomphera, répondit la vénérable, mais il y a encore de mauvais jours à traverser. C'est aux fidèles à en abrégier la durée ; qu'ils redoublent leurs prières et leurs bonnes

œuvres. »—La vision s'évanouit, et la religieuse se trouva délivrée de toutes ses douleurs.

« Au matin du lundi 8 mai, Victoire Romanelli se levait, pleine de santé et de force. Les chairs de sa figure et de sa poitrine étaient saines, les écailles de la lèpre couvraient son lit. Elle se rend à pied de la *Lungara* au *Geat* où reposent les ossements de la vénérable Vederini, et va visiter ensuite les deux établissements des *Maestres pie*. Les médecins qui la soignaient ont attesté à haute voix et par écrit que la guérison avait été parfaite et instantanée, et il ont affirmé, selon leur science et leur conscience, qu'elle n'aurait pu être obtenue par des moyens humains. S. Em. le Cardinal-Vicaire fait faire une enquête sur le miracle; un rapport complet et officiel ne tardera pas à paraître.

« En attendant, nous pouvons vous confirmer la visite faite au Vatican par Victoire Romanelli, immédiatement après sa guérison miraculeuse. Les paroles qu'elle aurait été chargée de communiquer au Saint-Père nous reviennent aussi de différents côtés et absolument dans les mêmes termes. Les livres pensent affecter d'en rire, mais c'est du bout des lèvres; et l'avertissement du terrible châtiement qui doit prochainement tomber sur les ennemis de l'Eglise leur fait plus d'impression qu'on n'aurait pu l'imaginer.

LES PRUSSIENS EN FRANCE.

Les journaux français sont remplis de récits d'émeutes, de massacres et de duels causés par la présence des Allemands en France. Les animosités, loin de s'éteindre ne font que grandir. Les officiers français répondent à chaque insulte par un coup de pistolet. Voici comment les Allemands se conduisent :

« A Amiens le commandant prussien fait répondre par des coups de fusil à des pierres lancées par des gamin contre ses soldats : que, pour la moindre résistance, ils massacreraient indifféremment hommes, femmes et enfants; qu'ils ont proclamé l'état de siège dans toutes les villes, ordonné la fermeture des cafés à neuf ou dix heures du soir, hormis de ceux fréquentés par leurs officiers; que la circulation dans les rues est absolument interdite à la même heure et que des femmes de la meilleure société ont été jetées en prison pour avoir contrevenu à cette prohibition qu'elles ignoraient; qu'ils ont soumis tous les journaux à une censure préalable exercée par eux, et qu'à Saint-Denis, aux portes mêmes de Paris, ils ne permettent la distribution d'aucun journal français. On comprend tout ce qu'un pareil régime a de vexatoire et d'intolérable.

HONNETÉTÉ MUNICIPALE A NEW-YORK.

Il paraît que les choses vont mal dans la corporation de New-York et que la bande noire des cormorans municipaux suivant l'expression du *Courrier des Etats-Unis*, s'engraisse aux dépens du public de la manière la plus hideuse. C'est du *Times* de New-York que nous viennent ces piquantes révélations. Voici d'après ce journal, la manière dont ces individus procèdent :

« Un homme fait un travail pour les autorités municipales, et en demande \$5,000. Quand il présente sa facture, un des agents de Connolly lui dit : « Nous ne pouvons payer cela, mais faites un total de \$55,000, et vous aurez votre argent tout de suite. » On fait un mandat de \$55,000, le fournisseur l'endosse et le présente à J. H. Ingersoll. Il reçoit alors cinq billets de mille, et la clique empoche les \$50,000. Cela se fait tous les jours, et sur une échelle capable de consigner les plus inattentifs et les plus indifférents; nous le prouverons au-delà de tout doute avant même que nous ayons complété nos extraits des livres de Connolly.

Cinquante mille dollars de gratte pour cinq mille de dépense, c'est raide, ajoute le *Courrier* et la première impression est de crier à l'impossible. Mais le *Times* ne se contente pas de dénoncer, il prouve. Il a donné pour le nouveau palais de justice des comptes de mobilier et de tapis avec lesquels on aurait pu garnir, en outre de l'édifice en question, un hôtel complet pour chacun des *aldermen* et des *councilmen* de la cité, sans compter un joli appartement pour chacun des constables, huissiers, commis, et autres employés judiciaires et municipaux. Hier encore le *Times* ajoutait un chapitre édifiant à ses révélations. Il s'agit des comptes d'un plombier gazier pour travaux dans d'autres établissements administratifs du comté; cela se monte, du 29 janvier 1869 au 16 avril 1870, à la jolie somme de \$1,231,817.76c., un million deux cent trente-un mille huit cent dix-sept dollars et soixante-seize cents!

Il y a encore, à la suite, un compte de \$23,553.51 pour achats de fenêtres fournis de juillet à décembre 1868.

Nous en passons et des meilleurs, c'est dégoûtant. Mais est-ce qu'il n'y a plus que de la canaille dans le monde.

L'INTERNATIONALE A L'ŒUVRE.

Le télégraphe nous a apporté le récit sommaire d'une échauffourée qui a eu lieu à Londres, où la police a dispersé un meeting réuni à Trafalgar Square pour protester contre les allocations votées par le Parlement en faveur du prince Arthur. La police, nous dit la dépêche, s'est emparée d'un drapeau que portait un club communiste.

Cette dernière circonstance atteste déjà que les sociétés qui ont tenu une si grande place dans les troubles de Paris, avaient la main dans cette manifestation, mais il est une autre preuve démonstrant, à n'en pas douter, qu'elle était directement organisée par l'Internationale.

C'est Mgr. Guilbert, archevêque de Tours, qui est nommé archevêque de Paris, en remplacement de Mgr. Darbois, l'infortunée victime des Communaux.

M. Jules Simon s'est rendu, dit-on, exprès à Tours pour annoncer à Mgr. Guilbert sa nomination d'archevêque de Paris.

Mgr. Guilbert, né à Aix (Bouches-du-Rhône) le 13 décembre 1803, a été évêque de Viviers de 1841 à 1857. Depuis cette époque, il était archevêque de Tours.

UNE IMPORTANTE DÉCOUVERTE.—Le cancer a généralement passé jusqu'à présent pour incurable. Une découverte faite récemment dans l'Amérique du Sud nous donne lieu d'espérer que la médecine est désormais en possession d'un spécifique efficace contre l'un des plus terribles maux qui affligent l'espèce humaine, et cette découverte est assez sigilière pour que nous la rappelions en peu de mots.

Il existe dans la république de l'Equateur un arbuste nommé

Cundurango, qui ne croît que sur les hautes montagnes et dont le nom signifie « nid de condor » dans la langue des indigènes. Le fruit de cet arbuste est un poison violent. Il y a environ trois ans, un Indien du district de Loja, dans l'Equateur, était atteint d'un cancer, et sa femme, qui avait résolu de se débarrasser de lui, chercha des fruits de cundurango pour l'empoisonner.

Mais la saison des fruits était passée, et, faute de mieux, elle s'avisait d'employer l'écorce de l'arbuste. Elle en fit une décoction qu'elle administra à son mari; mais cette potion, bien loin de le faire périr, lui procura un soulagement sensible. La femme revint à la charge, et bientôt l'homme fut complètement guéri de son cancer. Cette cure bizarre ayant fait du bruit, d'autres Indiens firent l'essai de l'écorce de cundurango pour la même maladie, et obtinrent un égal succès. L'attention des médecins de Quito fut bientôt appelée sur ces faits remarquables. Ils employèrent le nouveau spécifique et furent tellement satisfaits qu'ils adressèrent au gouvernement de l'Equateur, un rapport dans lequel ils constatèrent l'efficacité merveilleuse de l'écorce de cundurango, dans le traitement du cancer et de toutes les maladies de la peau.

Le ministre des Etats-Unis à Quito crut devoir signaler cette découverte à son gouvernement, et fit passer quelques livres de cundurango à M. Fish, le secrétaire d'Etat. Le docteur Bliss, de Washington, cédant aux instances du ministre de l'Equateur, consentit à s'en servir pour traiter ce fonctionnaire. Il réussit et multiplia ses expériences, qui paraissent avoir toutes donné des résultats surprenants. Malheureusement la provision d'écorce envoyée n'était pas forte, et beaucoup de malades n'ont pu obtenir qu'une dose insuffisante, de sorte que leur guérison est restée incomplète. Parmi les personnes qui ont éprouvé l'effet bienfaisant du cundurango, on cite Mme Matthews, belle-mère de M. Colfax, vice-président des Etats-Unis, et Mme Gorham, femme du secrétaire du Sénat.

Le docteur Bliss a voulu faire venir du cundurango de l'Equateur et a envoyé un ordre en conséquence à Guayaquil. Mais cette drogue n'est pas encore un objet de commerce et n'a pu lui être expédiée. Il a fallu que le docteur Keene, associé de Bliss, partit lui-même pour l'Equateur et se rendit dans la région où croît le cundurango, pour faire récolter l'écorce par les indigènes. Pour assurer le succès de la mission scientifique du docteur Keene, le Président l'a revêtu d'un caractère officiel en le nommant porteur de dépêches. On croit qu'il en sera de retour au mois d'août, avec une cargaison de la précieuse écorce.

Le jeune Gustave B..., petit-crevé de la plus belle venue, est d'une naïveté à rendre des points à Calino lui-même. Aussi n'est-il pas de bons tours que ses amis du cercle ne lui jouent. L'expérience ne lui sert de rien, il tombe sans cesse dans le panneau. Un jour, son père lui dit : Tu te laisses toujours prendre, nigaud!

—Mais, papa comment veux-tu que je fasse? Ils complotent entre eux avant que je n'arrive au cercle, et, comme ils ne me préviennent pas, lorsque j'arrive, du tour qu'ils vont me jouer, je me laisse prendre.

—Eh! bien, écoute, voici ce qu'il faut faire; il faut arriver de bonne heure, te cacher et écouter leur conversation, et...

—Oui! c'est une idée, cela! Merci, papa.

Le lendemain, le jeune Gustave B... suivit le conseil de son père : il arriva de bonne heure au cercle, se cacha, et lorsque ses amis arrivèrent, il les entendit parfaitement organiser le petit complot suivant :

—Nous irons à la chasse demain. Gustave viendra avec nous; mais nous emporterons un lapin empaillé que nous placerons sur son passage, et nous le lui ferons tirer.

Gustave sortit de sa cachette sans être aperçu : Bon! se dit-il, demain, c'est moi qui rirai d'eux en leur disant de tirer eux-mêmes le lapin empaillé.

Le lendemain, voilà mes chasseurs en campagne; pif! paf! le gibier tombait, et les carniers s'empressaient.

Tout à coup, un lapin épouvanté, un vrai lapin, passe à travers les jambes de Gustave, qui le laisse fuir.

—Mais tire, tire donc! lui crient ses amis.

—Pas si bête! leur répond Gustave en riant. Je vous ai entendus hier; ce lapin est empaillé!

Les membres du cercle ont décidé de faire empailler Gustave lui-même, après sa mort, bien entendu.

PRIX DU MARCHÉ DE MONTREAL.

Corrigé tous les Mardis et Vendredis par les clercs du Marché Bonsecours.

14 août 1871.		
FARINE.		
	s. d.	s. d.
Farine de blé, de la campagne, par 100 lbs.	23 0	à 24 0
Farine d'avoine	13 0	à 00 0
Farine de blé d'Inde	11 6	à 11 6
Sarrasin.	12 0	à 12 6
VOLAILLES.		
Dindes (vieux) au couple	8 0	à 10 0
Dindes (jeunes) au couple	0 0	à 0 0
Oies au couple	5 0	à 6 0
Canards au couple	3 0	à 3 0
Canards (sauvages) au couple	0 0	à 0 6
Poulets au couple	2 6	à 3 0
Poulets au couple	1 3	à 2 0
Pigeons domestiques au couple	0 10	à 1 0
Perdrix au couple	0 0	à 0 0
Tourtes à la douzaine	6 0	à 7 0
Lièvres.	0 0	à 0 0
VIANDES.		
Bœuf à la livre	0 5	à 6 0
Lard à la livre	0 7	à 0 0
Mouton au quartier	3 6	à 5 6
Agneau au quartier	2 6	à 6 0
Veau à la livre	0 4	à 0 7
Lard à la livre	6 50	à 7 00
Bœuf par 100 livres	7 00	à 8 00
BEURRE, etc.		
Beurre frais à la livre	0 10	à 1 0
Beurre salé à la livre	0 8	à 0 9
Fromage à la livre	0 9	à 0 10
DIVERS.		
Patates au sac	4 6	à 5 0
Sucre d'érable à la livre	0 4	à 0 5
Sirope d'érable au gallon	4 0	à 5 0
Miel	0 6	à 0 7
Œufs frais à la douzaine	0 7	à 0 8
Haddock à la livre	0 4	à 0 5
Pommes au baril	2 00	à 2 06
Foin	11 00	à 13 00
Paille	6 00	à 7 00
GRAINS.		
Blé, par minot	0 0	à 0 0
Orge,	2 6	à 3 9
Pois,	5 0	à 5 6
Avoine,	2 9	à 3 0
Blé sarrasin, par minot	3 6	à 3 6
Blé d'Inde	4 0	à 4 0
Seigle,	0 0	à 0 8
Grainé de Lin,	7 0	à 7 6
Grainé de Mil	10 0	à 12 0